

Atelier Grand Nord Réservé aux scénaristes

Éric Perron

Volume 23, Number 2, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, É. (2005). Atelier Grand Nord : réservé aux scénaristes. *Ciné-Bulles*, 23(2), 36–37.



Réservé aux scénaristes

ÉRIC PERRON

« La scénarisation, c'est la chose qui me fascine le plus; il n'y a que cela qui m'intéresse à la rigueur. Donc, passer 7 jours avec 17 scénaristes de 4 pays différents à parler ensemble de scénarios... Je ne savais pas à quel moment j'allais pouvoir revivre cela, c'était très attirant. Mais la masse de travail que cela représentait m'a fait hésiter. Il fallait tout de même lire 12 scénarios avant d'arriver ici. Je ne voulais pas que ça nuise à ma propre période d'écriture. Mais je savais qu'en participant à ce projet, j'allais en retirer quelque chose. » C'est ainsi qu'Émile Gaudreault résumait son intérêt pour l'Atelier Grand Nord. La seconde édition de cet événement initié par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) se déroulait du 12 au 20 mars dernier. L'institution a invité *Ciné-Bulles* à aller y faire un tour.

L'événement regroupe des scénaristes belges, suisses, français et québécois qui, leur scénario en chantier sous le bras, viennent à la rencontre de scénaristes experts¹. C'est une activité entièrement centrée sur l'écriture scénaristique. Ce qui n'est pas si fréquent. Avant même la première édition, l'Atelier devait se tenir en alternance au Québec et en Europe. Mais les scénaristes participants et partenaires de l'édition 2004 ont tellement apprécié l'Auberge du Lac Sacacomie à Saint-Alexis-des-Monts qu'il est vite devenu évident que c'est là que se poursuivrait l'Atelier Grand Nord, même si le tenir en Europe diminuerait les frais². Le site, en pleine nature, en a séduit plus d'un. La scénariste suisse Gaby Schaedler avait vu des photos du lieu sur Internet, « mais jamais je n'aurais pensé que, dès le premier jour, je pourrais sortir faire du ski de fond. Pour moi, c'est vachement important. Si l'on écrit et qu'on peut aussi se défouler, c'est vraiment *top*. Jamais je n'avais imaginé le lieu aussi beau ». Selon Marielle Caron, directrice de production de l'Atelier, l'isolement contribue au succès de l'événement : « Le fait d'être dans un lieu fermé crée rapidement une grande complicité. Nous sommes ensemble 18 heures sur 24 environ. Les gens deviennent vite familiers. »

1. Tous les participants, surtout lesdits experts, s'entendent pour affirmer que nul n'est davantage expert qu'un autre. Ceux-ci préfèrent parler de conseiller en scénarisation, de tuteur. La précision étant faite, pour la compréhension du texte, nous emploierons le terme « expert » choisi par les organisateurs.

2. À l'Atelier Grand Nord, les deux tiers des participants sont européens. Le budget de l'événement est de 112 000 \$ et la participation de la SODEC — maître d'œuvre de l'événement — est de 20 000 \$.

Même lieu, mais quelques différences tout de même lors de la seconde édition. Si le réalisateur français Claude Miller parraitait la première édition (lors de son séjour, il avait animé un *master class*), les Québécois approchés pour ce rôle cette année ne pouvaient pas se libérer, ce qui n'est pas plus mal parce que cela aura permis aux scénaristes de se concentrer davantage sur les scénarios. « Il y avait peut-être trop de choses au programme l'an dernier, le repas était un peu trop copieux. Cette année, les gens sont moins sollicités », selon Laurent Gagliardi, chargé de projets à la SODEC et délégué de l'institution à Grand Nord. Si la première édition était très chargée, il semble que l'on ne s'y soit pas trop ennuyé. « Je dirais que le groupe de cette année est moins turbulent que celui de l'année dernière, moins festif. Il y avait une ambiance assez étonnante. On a fait je ne sais plus combien de fêtes le soir dans les chambres, on écoutait de la musique, on dansait, on buvait, on s'amusait comme des fous. Je crois que les gens qui étaient là l'année dernière ont fêté l'événement, sa naissance », raconte Vincent Jacobovitz, délégué de l'Association des scénaristes de l'audiovisuel de Belgique et expert belge en remplacement d'une compatriote. Pierre Billon, aussi, a remplacé quelqu'un cette année, Marcel Beaulieu en l'occurrence, ce qui lui a permis de reprendre son rôle d'expert, déjà joué en 2004. Mais, parmi les personnes qui auront vécu les deux premières éditions, c'est sans doute Isabelle Raynauld, experte l'année dernière et scénariste sélectionnée cette année, qui a vécu l'expérience la plus étonnante. En septembre 2004, elle avait participé à titre de consultante en scénarisation au Forum francophone sur la coproduction au Festival international du film francophone de Namur dont la SODEC est partenaire. Après avoir livré ses impressions sur le projet *La Station thermale* du réalisateur vietnamien Dang Nhat Minh, ce dernier, convaincu de la justesse des propos de la scénariste, lui a demandé de mener à terme l'écriture du projet. De consultante à Namur en septembre à scénariste recevant des conseils à Sacacomie, le parcours d'Isabelle Raynauld démontre pour le moins que la scénarisation est une démarche pleine de surprises et que la SODEC a de la suite dans les idées.

Ce qui nous pousse à nous demander à quelle étape de la scénarisation il est préférable de soumettre un scénario à l'Atelier Grand Nord. Selon les scénaristes avec qui nous avons discuté, le projet ne doit être ni trop au début ni trop avancé, entre la



De haut en bas et de gauche à droite : Isabelle Raynauld, Émile Gaudreault, Gilles Marchand, Beatriz Flores Silva, Vincent Jacobovitz, Gaby Schaedler, Sylvain Guy, Jean-Claude Janer et Jacqueline Surchat — PHOTOS : ÉRIC PERRON

première et la troisième version, c'est parfait. Mais tout est relatif. « Je suis arrivé ici avec un scénario assez avancé, mais je crois qu'artistiquement, il faut toujours se donner la possibilité d'approfondir avec des collègues, de se poser des questions, même si c'est pour se faire dire que c'est très bien. Ça évite d'entrer en tournage avec des doutes », explique Beatriz Flores Silva, scénariste belge d'origine uruguayenne.

Chacun des 12 scénaristes rencontre 3 experts (idéalement issu d'un pays autre que le sien) en tête à tête au cours de la semaine. Mais ce qui confère à Grand Nord sa singularité, ce sont les plénières de l'après-midi où chacun des scénarios, pendant une heure, est commenté par l'ensemble des scénaristes et des experts. « La plénière, ça forme le caractère. Il y a 20 personnes qui nous bombardent. On comprend beaucoup de choses, mais moins que lorsqu'on est face à face avec un expert pendant deux heures », selon Sylvain Guy, scénariste québécois. Gilles Marchand, expert français, ne partage pas cet avis : « Le début des plénières fait un peu peur, ça part dans tous les sens, c'est très déstabilisant. Mais ce foisonnement est très riche, l'auteur peut davantage y trouver son compte que dans des rencontres en tête à tête. Les deux exercices sont certes complémentaires, mais la multiplication des lectures donne d'un coup une "photo" du projet, tel qu'il est reçu. Contrairement aux rencontres individuelles, un auteur ne peut jamais organiser une plénière comme ici, tout seul. »

Il y a la forme des plénières et il y a le fond, ce qu'elles permettent d'observer. Pour Laurent Gagliardi, « elles permettent de voir comment les Français, les Belges et les Suisses abordent l'analyse scénaristique. Il y a du côté des Français une approche plus intellectuelle, ils ont une proximité très forte avec le cinéma d'auteur. Mais cette année, nous avons tout de même des experts qui parviennent à faire l'équilibre entre un cinéma d'auteur extrêmement stalinien si l'on veut, un cinéma d'auteur dont on ne pourrait pas sortir, et un autre cinéma, plus commercial, mais qui a quand même des préoccupations d'auteur ». Et il y a des différences de perception. « Lors de ma plénière, raconte le scénariste français Jean-Claude Janer, il y a eu une scission énorme : les Français, scénaristes et experts, défendaient mon scénario tandis que les Québécois, les Belges et les Suisses n'avaient strictement rien compris. Je me demande encore s'il s'agit d'une coïncidence ou plutôt d'un gouffre culturel immense. Du coup, ça a lancé une discussion sur le rapport à l'émotion. » Ce que confirme Gilles Marchand : « Les projets français sont probablement un peu plus cérébraux que les québécois, qui sont en général plus juvéniles. » Vincent Jacobovitz, l'animateur des plénières croit, de son côté, qu'un « scénario québécois doit répondre à certaines questions, un peu comme une sorte de CQFD (ce qu'il fallait démontrer) mathématique. Alors que du côté français, on y va à l'intuition. On se fout complètement des règles, on ne fait pas spécifiquement attention aux spectateurs ». Et Jacqueline Surchat, experte suisse qui a rencontré en tête à tête les quatre scénaristes québécois participants, a l'impression « que les projets québécois étaient écrits par des gens qui allaient chercher l'émotion, qui voulaient toucher quelque chose du quotidien ou même de l'imaginaire. Des projets qui essaient d'atteindre le grand public, pas de plaire ou de s'adapter, mais de toucher un public. Il y a le désir de vouloir raconter une histoire à d'autres gens. Parfois, on voit des gens qui veulent plutôt se raconter des histoires à eux-mêmes ».

Donc, discussions et divergences d'opinions au cours de Grand Nord, ce qui est normal — et sain — dans tout échange. Ce mot d'ordre a d'ailleurs motivé l'implication du commanditaire principal de l'événement, le Fonds Harold Greenberg d'Astral Media, une première participation dans ce genre de rencontre basée sur le scénario, du côté francophone. « Le Fonds s'est impliqué dès le début dans Atelier Grand Nord en raison des opportunités qu'il offre aux scénaristes d'ici de rencontrer des scénaristes d'autres pays », précise Odile Méthot, présidente-directrice générale, programmes de langue française du Fonds. Et les échanges laissent des traces. « Je ne me sentirai pas seule dans ma réécriture. C'est quelque chose que je trouve extraordinaire. Je sens que je vais avoir ces gens-là qui m'ont soutenue pendant la semaine avec moi. Mais je ne veux pas retourner en écriture tout de suite. C'est important de décanter après avoir reçu autant de commentaires », conclut Isabelle Raynauld. ■

Pour connaître l'ensemble des participants et des partenaires de l'édition 2005, visitez le site : www.sodec.gouv.qc.ca